



HAL
open science

Le tourisme de masse au prisme du singulier

Isabelle Sacareau, Lauriane Létocart, Benjamin Taunay

► **To cite this version:**

Isabelle Sacareau, Lauriane Létocart, Benjamin Taunay. Le tourisme de masse au prisme du singulier. Calbérac Y., Lazzarotti O., Lévy J., Lussault M. (dir.). Carte d'identités, l'espace au singulier, Hermann, les colloques de Cerisy, pp.283-301, 2019, Carte d'identités, l'espace au singulier, 9791037001535. 10.3917/herm.povoa.2019.01.0283 . hal-02294530

HAL Id: hal-02294530

<https://hal.science/hal-02294530>

Submitted on 23 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le tourisme de masse au prisme du singulier

Isabelle Sacareau, Lauriane Létocart, Benjamin Taunay

Introduction

La géographie du tourisme a longtemps tardé à concevoir la place de l'individu et de ses spatialités dans la production des espaces touristiques, comme celle de la place du spatial dans les théories de l'individu (Violier et al., 2008). L'approche géographique du tourisme initiée par l'équipe MIT (Knafou et al., 1997, Knafou et Violier, 2000, Équipe MIT 2002) opère de ce point de vue un changement de paradigme, en mettant au cœur de sa réflexion la production, l'identification et la dynamique des lieux touristiques, le touriste et sa relation aux lieux, en tant qu'individu doté d'autonomie, de compétences stratégiques et de manières spécifiques de se recréer et de faire avec l'espace (Lazzarotti, 2006, Stock, 2011). À travers l'analyse de l'invention du tourisme au 19^{ème} siècle et de son déploiement dans l'espace et dans les sociétés (Équipe MIT, 2005, 2011), elle montre bien toute la singularité de cette pratique sociale nouvelle : expression de la modernité et de l'individuation des sociétés occidentales, l'invention et le déploiement du tourisme signale l'émergence de la figure d'un individu-sujet, libre de ses choix et capable de réflexivité, qui ne voyage plus par contrainte ou nécessité économique, mais pour se recréer par le déplacement et l'habiter temporaire d'autres lieux (Équipe MIT, 2002) : « Les derniers siècles témoignent de l'apparition d'un voyage effectué au nom de l'individu, pour l'individu et par l'individu. En ce sens, les voyageurs d'aujourd'hui sont les héritiers de cette vision singulière, moderne, du voyage » (Jauréguiberry, Lachance, 2016, p. 16).

C'est dans la lignée de ces travaux, que nous souhaitons éclairer la question des processus de singularisation des lieux et des pratiques touristiques à travers le prisme du couple masse/individu, en cherchant à dépasser l'opposition binaire qui lui sert trop souvent de cadre d'analyse. Cette dernière est en effet un motif ancien et récurrent des discours critiques sur le tourisme qui tendent à dénigrer le tourisme de masse et les lieux et les pratiques qui en sont le symbole, comme la station ou le modèle des « 3 S » (Deprest, 1997, Urbain, 2002, Équipe MIT, 2002). Le qualificatif même de masse, par son caractère englobant et indifférencié, nie la singularité des individus qui la composent et leur dénie la capacité de déployer leurs propres spatialités. Le tourisme est par ailleurs accusé d'uniformiser le monde en diffusant les pratiques et les modèles de lieux européens et nord-américains à l'échelle planétaire, tandis que sont mis en avant des formes de tourisme plus individualisées ou encore dites alternatives, qui favoriseraient l'expérience d'individus éclairés, voyageant de façon autonome ou en petits groupes dans des

lieux réservés et exclusifs. Il importe pourtant de dépasser cette opposition entre tourisme de masse et tourisme alternatif pour au moins deux raisons : d'abord parce qu'elle empêche de penser les relations en réalité dialogiques qui se nouent entre les individus et les collectifs auxquels ils se rattachent de façon temporaire (Lahire, 1998), pour former dans les lieux touristiques ce qu'un regard extérieur et dépréciatif appellerait « la masse ». Ensuite, parce qu'elle occulte les processus dynamiques d'homogénéisation/singularisation, qui accompagne la diffusion et la circulation mondialisée du tourisme dans le temps et dans l'espace, dont nous chercherons ici à dégager les ressorts.

Le colloque de Cerisy invitait à entrer dans la problématique de l'espace au singulier par les spatialités des individus, mais aussi par des lieux « disposant de leur propre biographie, de leurs activités et même de leurs intentionnalités d'organisation ou de société et par l'exploration empirique et théorique de leur parcours historique et de leurs dispositifs d'agencement ». C'est pourquoi la table-ronde qui s'est tenue sur le tourisme a fait la part belle à des études de cas singulières à travers trois entrées : une première par la biographie d'un lieu touristique sur le temps long, les stations coloniales de montagne de l'empire britannique des Indes ; une seconde par la construction identitaire des stations balnéaires de la Baltique en Mecklembourg-Poméranie par le tourisme et les pratiques des touristes allemands ; et une troisième par les pratiques de plage et le rapport au corps des touristes chinois. Trois études de cas bien différentes, mais qui pourtant interrogent chacune à sa manière la relation de l'individu à la masse, du lieu singulier au lieu générique, de la déviance à la norme. C'est donc sur la base d'une réflexion croisée, que ce texte se propose de dégager certains processus de singularisation qui s'opèrent lorsqu'un modèle de lieu ou de pratiques se diffuse et infuse dans un autre contexte géographique et historique, mais aussi comment à partir de ces singularités, se reconstituent également des normes et peut se fabriquer du commun. Nous montrerons que ces processus se fondent, au moins en partie, sur des stratégies de distinction et de distanciation tant spatiales que sociales ou temporelles qui se construisent de façon dialogique et dynamique au cours du temps.

1 Se singulariser par la mise à distance : l'exemple des *hill stations* de l'Empire britannique des Indes

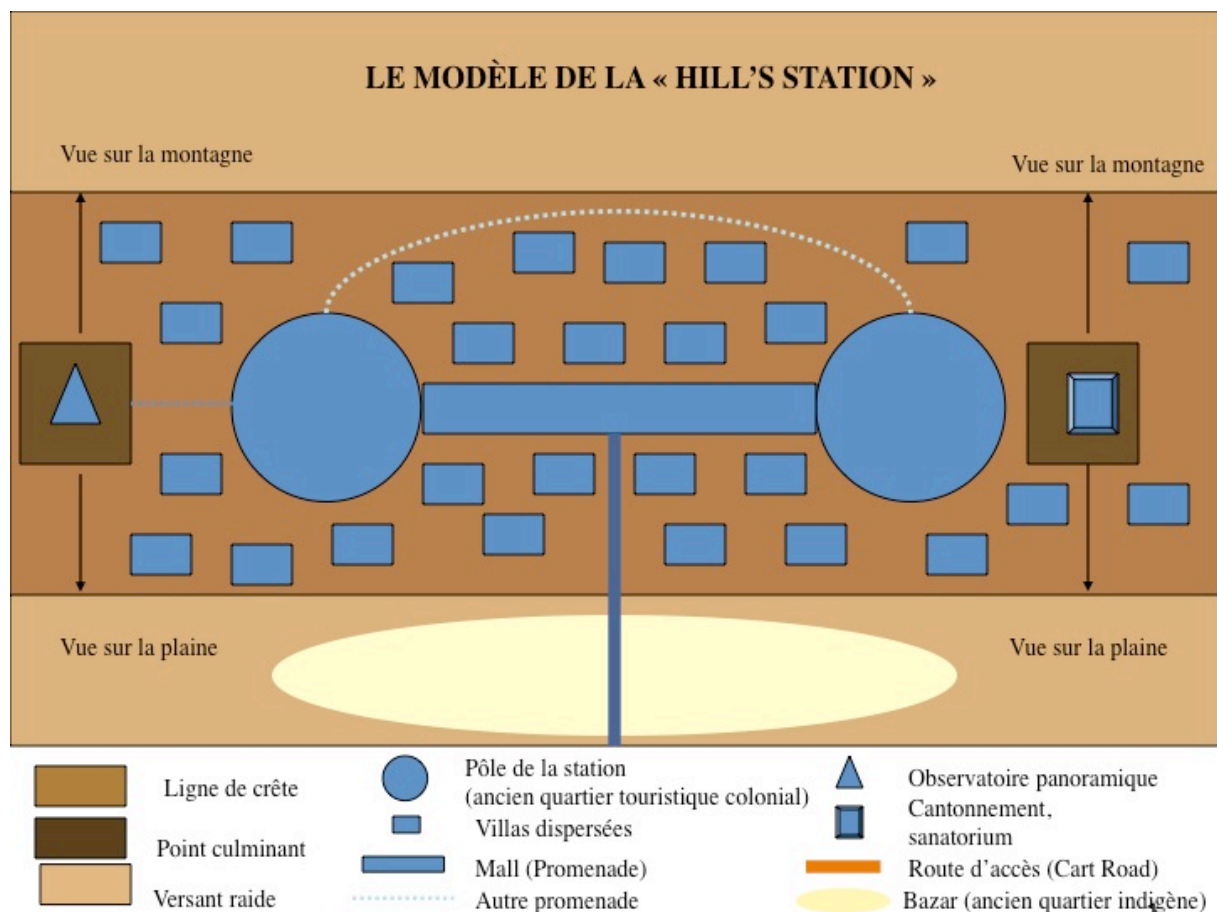
Les *hill stations*, édifiées entre 1820 et 1860 sur les contreforts frais et humides de l'Himalaya indien à des altitudes comprises entre 1000 et 2000 mètres, sont le produit d'une première vague de diffusion du tourisme en dehors de l'Europe et de l'Amérique du Nord dans un contexte colonial. Produit de l'exportation des pratiques de villégiature développées en Europe par les

Britanniques au sein de leur empire, elles constituent une déclinaison singulière du modèle de la station inventée en Europe au milieu du 19^{ème} siècle. Leur singularité réside d'abord par leur localisation sur des crêtes qui renvoie à leur fonction stratégique et militaire originelle : celle de surveiller la frontière d'un empire en cours de consolidation. Mais il s'agissait aussi d'y accueillir des sanatoriums pour les soldats blessés, puis ensuite pour les civils résidant dans l'Empire, soucieux d'échapper aux fièvres des plaines. Cette fonction sanitaire, inspirée de la villégiature hivernale qui se pratiquait alors sur la Côte d'Azur, s'en distingue par le fait que ces stations résultent d'une création ex nihilo et non de l'investissement par des villégiateurs d'une ville préexistante. Elles précèdent d'ailleurs de quelques décennies le développement des stations climatiques d'altitude destinées à l'accueil des tuberculeux dans les Alpes suisses, ce qui constitue une première originalité de ces *hill stations*. Créées sur plan à l'initiative de quelques individus (militaires, administrateurs et médecins coloniaux) qui ont su obtenir le soutien des autorités, ces *healthing places* sont rapidement devenus des *pleasure places*, sur le modèle générique des stations européennes et des petites villes anglaises. Elles en reprennent en partie l'organisation spatiale (présence d'un *mall* faisant fonction de promenade reliant le sanatorium et le cantonnement militaire, et d'observatoires favorisant la vue sur les montagnes), et l'architecture (manoirs, cottages et chalets se distinguant clairement du modèle du bungalow colonial qui prévalait dans les plaines). Elles reconstituent dans un univers exotique et lointain un paysage familier, *a home away from home* (Kennedy, 1996) qui permet aux britanniques de supporter la très forte altérité que représente la vie quotidienne dans les colonies.

En accueillant également des pensionnats pour les enfants des colons, puis une partie de l'administration impériale, les *hill stations* se sont également affirmées non seulement comme des lieux de récréation, mais aussi de reproduction d'une société coloniale, constituée alors d'individus isolés au sein d'une masse indienne perçue comme potentiellement hostile (Kennedy, 1996). Le confinement social et géographique de la société coloniale, confrontée en permanence à la profonde altérité de la société indienne sur laquelle les colons cherchent à asseoir leur domination, encourage en effet les individus à se regrouper dans des lieux de sociabilité où ils peuvent relâcher leur auto-contrôle (Elias et Dunning, 1994) et se recréer dans un entre soi sécurisé. Les *hill stations* sont donc dès l'origine, au sens propre comme au sens figuré, des cantonnements au sens de lieu de retranchement, qui permettent à la communauté des colons d'exprimer son identité et ses valeurs, autrement dit sa singularité en tant que groupe social, par une stratégie de mise à l'écart des masses indiennes, que reflète bien le dispositif spatial des *hill stations*. À l'échelle de l'Empire, elles se localisent sur ses marges, loin des plaines densément peuplées. À l'échelle régionale, elles se situent dans des espaces relativement peu peuplés où l'on

peut en théorie réduire au maximum les contacts avec la population indigène qui vit dispersée dans les villages des vallées voisines. À l'échelle de la station, elle-même, s'observe également une stratégie de mise à l'écart qui s'exprime par de fortes ségrégations socio-spatiales. Les Européens occupent la partie centrale et haute de la station entre les deux pôles d'animation et de sociabilité que sont le cantonnement militaire et le sanatorium, tandis que la population indigène qui est au service de la société coloniale est reléguée dans le bazar indien, le plus souvent situé en contrebas, selon un strict principe de séparation. Les élites princières indiennes qui ont fait également des *hill stations* leurs lieux de villégiature d'été ne sont pas autorisées à construire leurs villas dans la partie centrale de la station et doivent se contenter d'une localisation périphérique. Ce jeu de places permet aux colons de se singulariser socialement et spatialement en se plaçant à la fois à l'écart des masses et en hauteur, en position surplombante, symbole de leur domination politique (Figure 1).

Fig. 1 - Le modèle de la *Hill's Station*



Conception - réalisation : Isabelle Sacareau (2017)

Si la forme spatiale des *hill stations* exprimait à l'origine un projet social particulier, marqué par un puissant principe de distinction et de ségrégation socio-spatiale au profit d'un groupe social particulier, les colons, ce projet a cependant été mis en échec dès les dernières décennies qui ont précédé l'Indépendance. Les stations ont été réinvesties de façon souterraine par certaines castes marchandes indiennes, qui ont réussi à s'approprier une partie du foncier et à ouvrir des hôtels, devenus une nécessité face à l'afflux de touristes européens moins fortunés qui ne pouvaient trouver à se loger dans les villas (Kanwar, 1984). Les stations étaient également fréquentées par des Indiens travaillant au service de l'administration coloniale ou par de riches commerçants et industriels, qui poursuivirent cette pratique après le départ des Britanniques. À partir des années 1980 ce sont les classes moyennes indiennes accédant au tourisme, qui ont pris le relais, investissant cette fois les lieux en masse, subvertissant ainsi ces anciens lieux de la domination coloniale (Sacareau, 2007, 2011). Elles font aujourd'hui de ces lieux singuliers et exclusifs hérités du contexte colonial, des lieux inclusifs, des lieux de la masse ou plutôt, devrait-on dire, des lieux communs à tous (Figure 2).

Fig. 2- La station de Mussorie (État de l'Uttarakhand, Inde)



Photo de Isabelle Sacareau (2003).

2 Créer sa carte d'identité spatiale par l'histoire. Le cas des stations de Poméranie-Occidentale

La mise à distance peut se faire aussi par rapport au temps, à l'histoire. C'est ce que montre l'exemple des stations balnéaires du Mecklembourg-Poméranie. Un premier examen rapide soulignerait que ces lieux touristiques n'ont aucune caractéristique propre, les pratiques en leur sein - activités balnéaires, tourisme de « nature » - se retrouvent ailleurs en Allemagne, mais aussi sur d'autres littoraux, en Bretagne ou en Normandie par exemple. Néanmoins, en regard du Land dans lequel il s'inscrit des singularités peuvent être mises en exergue. Dans ce Land de l'ex-RDA, l'activité touristique, ancienne, est devenue aujourd'hui un fort pilier de développement économique. Le tourisme national y représente plus de 95% des nuitées en 2016. Surtout, ce Land est marqué par l'héritage de grandes périodes de l'histoire allemande, la Prusse, l'Allemagne nazie, la RDA, qui ont façonné et marquent encore l'espace et les pratiques touristiques.

L'identité spatiale contemporaine de ces stations est un jeu subtil de mise à l'écart d'une partie de cette lourde histoire, et d'une réactivation positive, mythifiée, de certaines périodes plus glorieuses. Au moment de la réunification du pays, le tourisme a permis de raviver une identité spatiale par la mise en scène de l'histoire. De nouvelles offres touristiques ont ainsi été créées. Le grand événement estival, le Festival *Störtebecker*, qui a lieu tous les étés depuis 1993 à *Ralswiek* (île de *Rügen*), met à l'honneur, par un spectacle en plein air, le pirate *Störtebecker* (XIV^{ème} siècle), à partir d'une image idéalisée et héroïque de celui-ci qui correspond davantage à l'archétype du chevalier wagnérien mâtiné de Robin des bois hollywoodien qu'au portrait réel du pirate. Les premières saisons ont eu pour sujet la formation du pirate puis des combats contre **les ennemis** du peuple allemand (les Suédois, les Danois). C'est donc l'unité allemande qui est présente à travers les thèmes abordés devant plus de 7 millions de visiteurs depuis 24 ans, avec une fréquentation qui dépasse les 350 000 visiteurs depuis 2003 (sur une saison de 2 mois et demi).

L'époque prussienne est également mise en scène en ce qu'elle représente le mythe de l'âge d'or des stations balnéaires allemandes. Elle marque à la fois une sorte d'apogée du tourisme balnéaire baltique et la grandeur de l'empire prussien pour une Allemagne aujourd'hui réunifiée mais dont l'unité politique, économique, sociale et culturelle n'est peut-être pas encore achevée. Sont ainsi organisés chaque année depuis 1998, pendant la première semaine du mois d'août des événements costumés plongeant le touriste à l'époque du Kaiser Guillaume II. Ce sont les *Kaisertage*, à *Heringsdorf* (une des trois communes regroupées sous le nom de *Kaiserbäder* avec *Ahlbeck* et *Bansin*) qui ont lieu. L'enjeu est de montrer cette période impériale sous un autre jour que celui de la politique et de la guerre, ce qui est une représentation récurrente de cette période

dans l'imaginaire collectif allemand. En 2016, les costumes récréaient l'atmosphère de cette époque avec fanfare, parade, mais aussi salut du *Kaiser*, café avec celui-ci, permettant de montrer ce personnage sous un autre jour (jusque dans son bain). Pour se singulariser, ces lieux réactivent donc positivement des périodes choisies du passé, processus qui peut amener à sa patrimonialisation. Par exemple, l'inscription à l'UNESCO des centres hanséatiques de *Wismar* et de *Stralsund* en 2002, devient un argument touristique permettant d'intégrer cet espace de l'ex-RDA à une identité allemande et baltique plus large.

Le rapport au nazisme est plus ambivalent. Le contraste entre *Prora* (centre de vacances construit sous le régime nazi entre 1936 et 1939 et qui devait accueillir près de 20 000 vacanciers sur plus de 4,5km de béton) et *Peenemünde* (centre de fabrication et d'essai des V1 et V2) en témoigne. À *Prora* les acteurs en charge de l'aménagement du territoire souhaitent promouvoir des programmes et chantiers immobiliers touristiques sur le site même du centre de documentation, le réinvestissement de cet espace permettant de faire oublier la mémoire du lieu, à usage militaire pendant la RDA (Figure 3). À l'inverse, le musée historique et technique de *Peenemünde* insiste sur la puissance technologique du 3^{ème} Reich. La visite évoque très brièvement les travailleurs forcés et les destructions causées par les missiles, se contentant d'exposer les restes de missiles, expliquant le contexte de leur fabrication, choix facilité par la quasi disparition du site initial.

Fig. 3- Bâtiments de Prora réhabilités en immeubles de standing moderne



Photo de Lauriane Létocart (mai 2016).

Comment expliquer ces choix de la mise en avant de certaines mémoires ? Est-ce uniquement pour une relance économique du Land voulue par les acteurs publics et privés ? Un moyen de créer un *revival* culturel allemand dans un land de l'ex RDA ? D'abord les offres touristiques sont initiées par des collaborations entre acteurs privés et publics qui proposent une mise en scène de périodes historiques mythifiées (au sens du récit à la fois fondateur et idéalisé), à destination d'un public germanique, conservateur. C'est le pirate *Störtebecker* qui est présenté comme une sorte de « Robin des mer », défendant le peuple germain pauvre contre les Seigneurs et les Danois. C'est l'époque wilhelmiennne, uniquement montrée sous ses aspects positifs, à travers la société aristocratique du loisirs et du tourisme. La valorisation patrimoniale du passé hanséatique est ainsi loin d'être anodine : pour un Land de l'ex-RDA, la Hanse représente l'ouverture commerciale, la puissance politique, les réseaux d'échanges et le précapitalisme. Cet « héritage » parle donc davantage aux touristes allemands, très largement majoritaires ici, permettant de reconstruire une mémoire, dont on suppose qu'elle vise à l'intégration à une histoire commune entre les deux anciennes parties autrefois séparées par un mur. Le passé prend alors sens dans l'époque contemporaine de la société allemande.

Le littoral baltique devient de la sorte une carte d'identité pour les touristes qui le visitent. Grâce à des questionnaires élaborés afin de comprendre les pratiques touristiques *in situ*, on constate l'inscription de cette identité reconstruite. Les touristes s'identifient au littoral baltique, soulignant un lien intime avec cet espace, souvent celui des vacances pendant l'enfance. La référence à l'*Heimat*, terme fort en allemand, difficilement traduisible et qui exprime un lien intime, réflexif à l'espace, est ainsi récurrente : « *Hier das ist Heimat* » (« Ici, c'est l'*Heimat* »), « *Wie Heimat für mich* » (« C'est comme l'*Heimat* pour moi »). Une certaine atmosphère est également décrite : « *La Baltique a quelque chose de particulier* ». Ces signes identifiés dans l'espace ainsi reconstruit montrent que chacun trouve une singularité récurrente dans un espace pensé puis recrée pour un public allemand souhaité nombreux.

3 Individualiser sa pratique dans les lieux de la masse. La peau (blanche) des plageurs en Chine.

La relation de l'individu à la masse peut également s'exprimer par une autre forme de mise à l'écart, volontaire, par rapport aux normes sociales. Les lieux touristiques dits de la masse peuvent permettre à des individus d'exprimer leur individualité, de s'affranchir des usages dominants. C'est ce que montrent les plages chinoises, des espaces de plus en plus fréquentés depuis l'introduction par le pouvoir central de semaines non travaillées en 1999 (Taunay, 2008). Aujourd'hui frappées du sceau de la densité, les usages dominants consistent en un regard sur la mer et une pratique du bain, qui exclut - autant que possible - l'exposition prolongée au soleil. Même si une fois en maillot de bain les plageurs sont de fait exposés au soleil, quasiment personne ne s'étend à même le sable, ni ne bronze (Taunay & Vacher, 2018). On distingue d'ailleurs en mandarin l'exposition au soleil (« *shai* »), du « bain de soleil » (*ri guang yu*). La peau blanche correspond donc autant à une situation sociale exemplaire qu'à un rapport à l'espace dominant (une manière d'être dans l'espace et de faire avec l'espace). C'est une norme corporelle (au sens de Howard Becker, 1985), une convention difficile à transgresser (Coëffé, Guibert, Taunay, 2014), faisant du bronzage un stigmaté (au sens de Erving Goffman, 1975). Être bronzé c'est accepter d'être qualifié de déviant par différents « entrepreneurs de morale » (Becker, 1985), dont parfois les plageurs eux-mêmes.

Des individus choisissent pourtant de bronzer, se mettant alors à l'écart de leur propre société, mais cette distanciation sociale est rendue possible par la configuration même des lieux touristiques. À *Qingdao* (province du *Shandong*), porter un « *facekini* » (*lianjin*, un masque couvrant le visage, voir le buste, ne laissant visibles que les yeux, le nez et la bouche) est par exemple une

pratique stigmatisante alors même qu'elle protège ses porteurs du bronzage. Nombreux sont les vendeurs de maillots installés sur la plage qui refusent de vendre ce qu'ils considèrent comme une « tête de démon » (selon leurs propres mots). Porter un tel masque constitue donc un blâme social et pourtant, des femmes, et seulement des femmes (très majoritairement entre 50 et 70 ans), portent ce masque. Si leur choix revient à accepter un blâme social c'est qu'en contrepartie elles accèdent à un savoir technique, la natation : presque toutes celles qui portent un *facekini* se situent au-delà de la zone de bain, dans l'espace où seuls se retrouvent les nageurs. Ainsi, ces individus souhaitent faire « comme tout le monde », du moins comme les hommes qui nagent dans cette zone sans porter de masque, et qui eux ne font pas attention au bronzage engendré par la pratique répétée de la natation (Figure 4). Surtout, ces spatialités transgressives sont rendues possibles par la configuration même des lieux et la disposition des individus à s'y brancher. En ce sens, que la pratique du *facekini* apparaisse à *Qingdao*, dans une ville créée lors de l'attribution de concessions étrangères dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, et pas autre part dans un lieu littoral créé plus récemment, est peut-être un indice supplémentaire pour analyser la relation dialogique entre régularités spatiales et dissonances sociales. Que ce soit ici plutôt qu'ailleurs, où l'histoire touristique littorale s'est déployée sur la longue durée (les Allemands ont créé la ville entre 1896 et 1917 à proximité d'un village initial de pêcheurs) qu'est apparu le *facekini*, et où cette pratique semble cantonnée (300 000 masques seraient vendus chaque année, un chiffre minime en comparaison des 4 milliards de déplacements touristiques en Chine en 2015) doit nous interroger.

Figure 4 - Le *facekini* à Qingdao, une pratique genrée



Photo de Benjamin Taunay (juillet 2015).

Plus au sud, l'île tropicale de Hainan permet également de comprendre pourquoi des Chinois transgressent la norme dominante de la blancheur dans des lieux touristiques comme les plages du pays. Une trentaine d'individus, des hommes et des femmes, y pratiquent régulièrement le surf. Tous arborent une peau hâlée, à contre-courant de la convention de la peau blanche (Guibert & Taunay, 2013). C'est le cas de Darcy, femme née en 1987, devenue surfeuse professionnelle depuis 2011 (à 24 ans). Originnaire de la province du *Hubei*, dans le centre du pays, loin de l'océan, elle arrête ses études à 18 ans (elle devient ballerine) et part travailler à Canton en 2005. Elle y rencontre son mari, un homme expatrié de Californie, avec lequel elle se marie en 2007, date à laquelle ils déménagent à *Sanya*, au sud de Hainan. C'est là et à ce moment qu'elle débute la pratique du surf, d'une manière, selon ses propres mots, peu assidue dans les premières années (jusqu'en 2010). Elle fait alors encore attention à la blancheur de sa peau, comme en attestent ses photos postées sur le réseau (bloqué en Chine depuis 2009) Facebook. Sa pratique du surf et son rapport au corps changent ensuite, quand est organisée (en 2011) une première compétition internationale féminine dans la municipalité de *Wanning*. Sa singularité (elle est une des rares surfeuses chinoises) est alors très vite médiatisée, elle fait par exemple la une de du journal français VSD en août 2013. D'un individu banal, invisible, Darcy devient alors une égérie, figure de proue d'un groupe social jusque là stigmatisé à cause du hâle. Dans son discours (lors d'un entretien mené en 2013) la blancheur se transforme pour elle en une caractéristique de mauvaise santé, acceptant de fait pleinement que sa perception hygiéniste du bronzage soit une transgression, un affranchissement des normes sociales chinoises et faisant sienne les discours qui ont cours ailleurs dans le Monde, là où le surf a été inventé par exemple (à Hawaï : Coëffé, 2014).

Si Darcy s'autorise à s'affranchir des normes sociales chinoises c'est que le lieu où elle vit alors lui donne un certain nombre de ressources qu'elle parvient progressivement à mobiliser. La pratique du surf a été impulsée à Hainan dans les années 1990 et 2000 par des Japonais et des Taïwanais, avant que ne s'installent des Américains. Cette mondialité du groupe social dans lequel elle vit se manifeste par son mari (californien), ses amis étrangers, ses pratiques en ligne de fréquentation de sites bloqués, son nom américain (le seul qu'elle utilise). Médiatisée, Darcy transforme sa singularité en exemplarité, en témoigne l'école de surf qu'elle ouvre sur la plage de *Dadonghai*, qui est aussi un bar restaurant le midi et à partir de la fin d'après-midi. Elle crée ainsi un lieu qui devient une ressource pour ceux qui, comme elle, sont qualifiés comme déviants et qui souhaitent poursuivre la pratique du surf. De fait, l'île de Hainan - mise en tourisme à partir de 1987 avec le slogan de « Hainan, le Hawaï chinois » - donne à Darcy les conditions de ne pas faire comme la majorité des individus et d'accéder progressivement à des pratiques de voyages dans des pays

étrangers, des hauts-lieux touristiques : elle visite successivement et à plusieurs reprises à partir de 2011 l'île de Bali en Indonésie, les Philippines, la Malaisie. Ainsi, elle transforme une double distance, sociale (de par ses dispositions sociales) et spatiale (Hainan était considérée jusque dans les années 1980 comme une « Sibérie tropicale », selon les termes des géographes Thierry Sanjuan et Pierre Trolliet : 2010) en ressource qu'elle utilise pour perdurer dans sa position qualifiée de déviante par la majorité mais définie comme normale par elle et les membres de son groupe. Sa singularité devient même exemplaire pour d'autres surfeuses chinoises, d'autres individus ouvrant comme elle des établissements hôteliers et/ou de restauration, leur permettant aussi de vivre à distance de la convention, sans laquelle ils n'existeraient toutefois pas.

4 Masse et individu : une relation dialogique entre généricité et singularité

Les différents cas que nous venons de présenter soulignent que la singularisation des lieux comme des pratiques touristiques ne peut exister indépendamment d'un modèle générique qui sert de référence, de même que la singularisation de l'individu ne peut s'effectuer sans référence à une norme dominante et à sa transgression : la singularisation procède en effet d'une tension entre l'individu et les autres, entre le rejet ou la recherche d'identification, entre l'ici et l'ailleurs, entre le passé et l'avenir (Berdoulay, Laplace, Arnaud de Sartre, 2010). Ils permettent également de relier la question de la singularité spatiale à celle de la diffusion et de dégager quelques grandes modalités à l'œuvre dans les processus dynamiques de singularisation des lieux et des individus : la distanciation couplée au principe de distinction, la diffusion dans un alter-environnement, la transgression et la subversion. Ces différentes modalités peuvent intervenir de façon séparée mais aussi de façon combinée et dynamique dans le temps.

La distanciation consiste à se mettre de façon volontaire à distance d'une réalité spatiale ou d'un groupe ou à s'écarter d'un modèle de comportement ou d'une pratique dominante. Fondamentalement, le tourisme, en tant que modalité de la récréation des individus, est un déplacement qui permet cette mise à distance par rapport à un quotidien (Équipe MIT, 2002). Elle favorise le relâchement du contrôle de soi dans un espace-temps autre, où l'individu peut s'affranchir au moins temporairement des normes sociales qui régissent son quotidien, et affirmer sa singularité par le choix de sa pratique et de lieux autres pour l'exercer : « la distanciation lieu-sujet sur laquelle peut jouer l'individu, apparaît ainsi comme moyen de création, mais aussi comme mode de connaissance sur soi et sur le monde » (Berdoulay, Laplace, Arnaud de Sartre, 2010). Cette mise à distance peut s'exprimer par une stratégie spatiale volontaire de mise à l'écart. Celle-ci est définie par Lionel Laslaz comme la capacité de l'individu ou d'un groupe à éloigner - ou s'éloigner - des réalités spatiales qui l'indisposent (Laslaz, 2016, p. 309). Dès son origine, le

tourisme s'est en effet caractérisé par une mise à distance de soi par rapport aux autres, et c'est de cette manière que tout au long de l'histoire s'est opéré la diffusion des lieux touristiques, l'écart spatial accompagnant des stratégies de distinction sociale. C'est ainsi que s'est opérée au 19^{ème} siècle, une première mise à distance, lorsque les élites aristocratiques exclues de la Révolution industrielle, ont produit en périphérie des territoires des lieux de récréation, où elles pouvaient affirmer leur singularité, celle de leur dernier privilège : l'oisiveté. La société coloniale britannique a fait de même, bien que pour d'autres raisons, en poussant loin l'association entre distinction sociale et écart spatial et en édifiant des lieux fortement ségrégués. La stratégie spatiale de l'écart conduit ainsi souvent à créer, conserver, défendre un entre soi spatial et social qui permet de se singulariser de la masse (De Saint Martin, 1989).

Les Chinois qui transgressent la norme dominante de la blancheur, ou à l'inverse qui acceptent un stigmate pour faire perdurer cette blancheur, se mettent également à l'écart de leur société. Cette distanciation n'est toutefois possible que dans certains lieux, créés tôt à l'échelle de l'histoire touristique du pays ou bien mettant à dispositions des ressources (des liens à la mondialité par exemple) permettant à certains individus de s'affranchir des normes sociales. Exprimer son individualité n'est donc possible qu'ici et pas ailleurs. Quant aux stations de la Baltique, leur singularisation s'effectue par une mise à l'écart non plus spatiale ou sociale, mais temporelle ; la célébration d'une histoire nationale sélective permet une mise à distance d'un passé gênant, au profit de la reconstruction d'une histoire commune, que le présent peine encore à construire.

Ces études de cas montrent également que ces logiques de singularisation/distanciation s'inscrivent dans un processus plus large, celui de la diffusion du tourisme dans des « alter-environnement », autrement dit dans le contexte spécifique dans lequel s'inscrit chaque système touristique localisé. La standardisation des lieux touristiques, apparente à une certaine échelle de temps et d'espace, l'est beaucoup moins lorsqu'on examine la façon dont les acteurs les ont façonné en fonction des configurations géographiques et historiques, de la concurrence avec d'autres lieux similaires, et de la nature du projet récréatif porté par des individus ou des groupes sociaux qui cherchent à y imprimer leur marque (exemple des *hill stations* indiennes nées en situation coloniale). Au-delà de sa généricité, la station connaît de multiples déclinaisons (station thermale, climatique, balnéaire, de montagne), tandis que s'opère au cours du temps un processus de différenciation lié à la nécessité pour les acteurs du lieu de jouer de ses avantages comparatifs et de construire son identité spatiale afin d'assurer le succès du lieu. La carte d'identité propre à chaque lieu touristique se définit ainsi par sa configuration spatiale, sa forme, la structure de son hébergement, la gamme des pratiques qu'on y réalise, la qualité des populations qui la fréquentent

tout comme par l'image que les acteurs locaux cherchent à mettre en avant. C'est le cas des stations de Poméranie occidentale, où les acteurs locaux du tourisme ont fait le choix de se singulariser d'autres stations balnéaires européennes en proposant un modèle proprement allemand. De lieux génériques, elles sont devenues, comme d'ailleurs les *hill stations* indiennes, des lieux de condensation au sens qu'en donne Bernard Debarbieux, à savoir des lieux « construits et identifiés par une société qui se donne à voir à travers eux, qui les utilise pour parler d'elle-même, se raconter son histoire et ancrer ses valeurs », des lieux qui sont également « le cadre d'expériences individuelles et collectives qui ravivent leur référence au groupement social et au territoire de ce dernier » (Debarbieux, 1995). Ce faisant, cette singularisation produit également du commun.

Enfin, l'analyse de la diffusion du tourisme dans les sociétés non occidentales, montre que celui-ci procède d'une hybridation complexe entre quelques modèles génériques de lieux et de pratiques mondialisés et des modèles propres à chacune de ces sociétés qui se réfèrent à d'autres filiations mobilitaires. Ils définissent des manières singulières de faire avec l'espace, sous-tendues par d'autres normes sociales et corporelles (Sacareau, Taunay, Peyvel, 2015), comme l'a montré le cas de la plage chinoise. L'aire du lieu et l'ère du temps (Équipe MIT, 2005) se combinent ainsi pour créer les conditions de la singularisation. La diffusion d'un modèle générique n'est donc jamais une simple reproduction à l'identique, car en se diffusant, le modèle infuse dans d'autres sociétés, dans d'autres contextes temporels, d'où des variations qui vont à l'encontre de l'idée d'une homogénéisation du monde du tourisme.

Pour autant, le processus historique de singularisation des lieux et des pratiques s'inscrit dans une dynamique qui a paradoxalement pour effet, de favoriser la massification du tourisme. Alors que les touristes contemporains en quête de destinations inédites et de voyages « hors des sentiers battus », cherchent à échapper au tourisme de masse, ces stratégies distinctives de mise à l'écart de la masse sont également le cheval de Troie de la diffusion du tourisme dans le Monde. En effet, la singularisation appelle l'imitation : aller où les autres ne vont pas, se singulariser par le choix de sa destination ou de sa pratique par l'innovation ou la subversion des normes dominantes, n'a d'autres effets que d'inciter d'autres individus à faire de même, avec comme corollaire l'extension et la densification de l'écoumène touristique. Si les stratégies de mise à l'écart aboutissent souvent à la constitution d'un entre soi social et culturel et à la fabrication de lieux exclusifs, elles sont rarement très durables, surtout dans un lieu ouvert comme la station. Que ce soit par un processus d'imitation, de transgression des normes ou de subversion des lieux par d'autres couches de populations, l'exclusivité recherchée de bien des lieux touristiques finit

par être mise à mal par l'arrivée en masse de nouveaux touristes. C'est particulièrement vrai de la station, qui apparaît, parmi tous les lieux touristiques, comme le dispositif spatial le plus adéquat pour accueillir un tourisme qui n'a cessé de se massifier et de se diversifier au cours du siècle dernier. Lieu ouvert et co-construit par les touristes et l'arrivée de nouveaux habitants, elle constitue avec son urbanisme particulier, son hébergement et ses équipements de loisirs une véritable technologie spatiale, articulant espaces privés et espaces publics, où peuvent s'exprimer de façon très diverses les pratiques individuelles et collectives, qu'elles soient touristiques ou habitantes. Ce sont ces arrangements spatiaux spécifiques qui permettent la co-habitation d'individus singuliers, mais réunis par un même projet récréatif. Dans un contexte de relâchement du contrôle de soi et d'un relatif brassage social qui s'est accentué au cours du temps, la station est un lieu de fabrique de pratiques collectives et de normes corporelles et comportementales qui définissent des manières de se tenir et de faire avec l'espace, autrement dit d'habiter touristiquement les lieux. Mais elle ménage aussi, du fait de son relatif anonymat et d'un contexte de vacances dé-routinisant (Violier et alii, 2008), la possibilité de s'affranchir de certaines normes et d'exprimer son individualité.

Conclusion

L'opposition commune masse/individu est donc loin d'être si évidente. Lorsqu'on examine le développement du tourisme sur le temps long, on constate un double mouvement : d'une part une autonomisation croissante du touriste dans les pays anciennement touristiques, s'accompagnant d'une individualisation de ses pratiques ; d'autre part une massification sans précédent du tourisme, qui s'est aujourd'hui mondialisé et diversifié, avec l'irruption en grand nombre depuis les années 1980 de nouveaux touristes issus des pays émergents (Sacareau, Taunay, Peyvel, 2015). Ce double mouvement conduit à reconsidérer les discours annoncés sur la fin prochaine du tourisme de masse : dans un monde qui met en avant l'individu et le rejet des médiations touristiques traditionnelles offertes par le marché, ces dernières continuent de structurer le rapport de très nombreux individus à l'Ailleurs et à l'Autre. Le couple masse/individu, tout comme le couple lieu générique/lieu singulier relève en réalité d'une relation dialogique et dynamique où le processus de diffusion mondialisée du tourisme et la conformité à certains modèles de pratiques ou de lieux n'excluent pas des formes de singularisation qui font toute la diversité des mondes du tourisme. Les lieux touristiques qui, par leur forme, leur fréquentation et les pratiques récréatives qui s'y développent, relèveraient du tourisme de masse, sont loin d'être uniformes et n'annihilent pas pour autant les individus. Au contraire, ils donnent

à vivre une expérience touristique qui, pour être commune n'en n'est pas moins singulière, car propre à chacun. C'est alors toute la dimension du touriste comme « habitant » qui est mise en exergue. Les touristes s'approprient des formes spatiales ou des pratiques touristiques communes, qu'ils réinterprètent selon leur projet récréatif, contribuant alors à les singulariser. Ainsi, la station n'est pas qu'un cadre spatial générique, elle est porteuse, au-delà de ses aménagements, de modes d'appropriations touristiques, nécessairement singuliers, ouvrant un champ de recherches, encore insuffisamment exploré en géographie du tourisme, sur l'articulation entre configurations spatiales collectives et spatialités individuelles.

Bibliographie

- Becker Howard, *Outsiders, Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, coll. « Observations », 1985, 247 p.
- Berdoulay Vincent, Laplace-Treyture Danièle, Arnauld de Sartre Xavier, « La question du sujet et la géographie », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 54, n°153, 2010, p. 397-418.
- Bruston Mireille, Deprest Florence, Duhamel Philippe, Gay Jean-Christophe., Knafou Rémy, Sacareau Isabelle, « Une approche géographique du tourisme », *L'Espace Géographique*, n°3, 1997, p. 193-204.
- Coëffé Vincent, *Hawaï. La fabrique d'un espace touristique*, Presses Universitaires de Rennes, Coll. Géographie Sociale, 2014, 210 p.
- Coëffé Vincent, Guibert Christophe, Taunay Benjamin, « L'aire du bronze : jalons pour une analyse de la circulation et de l'appropriation du hâle (de Hawaï à Hainan) », *L'Information Géographique*, Vol. 78, n°1, 2014, p 73-91.
- De Saint Martin Monique, « La noblesse et les "sports" nobles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 80, n°2, 1989 p. 22-32.
- Debarbieux Bernard, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace Géographique*, n°2, 1995, p. 97-112.
- Deprest Florence, *Enquête sur le tourisme de masse, l'écologie face au territoire*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, 1997, 207 p.
- Elias Norbert, Dunning Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, 392 p.
- Équipe MIT, *Tourisme 1, lieux communs*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, 2002, 319 p.
- Équipe MIT, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, 2005, 349 p.
- Équipe MIT, *Tourismes 3. La Révolution durable*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, 2011, 332 p.

- Goffman Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit coll. « Le Sens commun, 1975, 180 p.
- Guibert Christophe, Taunay Benjamin, « From political pressure to cultural constraints: The prime dissemination of surfing in Hainan », *Journal of China Tourism Research*, Vol. 9, Issue 3, 2013, p. 365-380.
- Jauréguiberry Francis, Lachance Jocelyn, *Le voyageur hypermoderne. Partir dans un monde connecté*, Toulouse, Érès, coll. Sociologie clinique, 2016, 150 p.
- Kanwar Pamela, « The Changing Profile of the Summer Capital of British India : Simla, 1864-1947 », *Modern Asian Studies*, vol.18, 2, 1984.
- Kennedy Dane, *The Magic Mountains : Hill Stations and the British Raj*, Berkeley, University of California Press, 1996, 265 p.
- Knafou Rémy, Violier Philippe, « Tourisimes en France : vivre la diversité », *Historiens et géographes*, Paris, n°370, 2000, p. 367-384.
- Lahire Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. Essais & recherches. Sciences sociales, 1998, 272 p.
- Laslaz Lionel, « Suggestions pour une théorie spatiale de l'écart », in : *Avide d'espaces* Dossier d'habilitation à diriger des recherches de l'Université Grenoble Alpes, 2016, 437 p.
- Lazzarotti Olivier, *Habiter, la condition géographique*, Paris, Belin, 2006, 297 p.
- Lussault Michel, *L'Homme spatial*, Paris, Seuil, 2007, 364 p.
- Sacareau Isabelle, « Himalayan Hill Stations from British Raj to Indian Tourism », *European Bulletin of Himalayan Research*, n°31, 2007, p. 30-47.
- Sacareau Isabelle, « La diffusion du tourisme dans les sociétés non occidentales : entre imitation et hybridation, l'exemple de la fréquentation de la montagne himalayenne par les touristes indiens », in Ph. Duhamel et B. Kadri (dir.), *Tourisme et Mondialisation, Mondes du Tourisme*, septembre 2011, pp. 310-317.
- Sacareau Isabelle, Taunay Benjamin, Peyvel Emmanuelle, *La mondialisation du tourisme, les nouvelles frontières d'une pratique*, Presses Universitaires de Rennes, coll. Espace et Territoires, 2015, 264 p.
- Sanjuan Thierry, Trolliet Pierre, *La Chine et le monde chinois : Une géopolitique des territoires*, Paris, Armand Colin, 2010, 384 p.
- Stock Mathis, « Habiter, comme « faire avec l'espace. Réflexions à partir des théories de la pratique », *Annales de géographie*, vol. 4, n° 704, 2015, p. 424-446.
- Stock Mathis, « Habiter avec l'autre : identités et altérités dans les styles d'habiter polytopiques », *Le sujet dans la cité*, vol. 2, no. 1, 2011, p. 54-65.
- Taunay Benjamin, « L'émergence d'une culture chinoise de la plage », *Espaces-Temps.net*,

Travaux, 2010. En ligne : <https://www.espacestemp.net/articles/emergence-culture-chinoise-plage/>

Taunay Benjamin, Vacher Luc, « Pratiques et organisation spatiale de la plage de Dadonghai à Sanya (île de Hainan, Chine) », *Mappemonde*, n° 123, 2018. En ligne : <http://mappemonde.mgm.fr/123as1/>

Urbain Jean-Didier, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2002, 353 p.

Violier Philippe, Stock Mathis, Knafou Rémy, Gay Jean-Christophe, Coëffé Vincent et Ceriani Giorgia, « Condition géographique de l'individu contemporain », *EspacesTemps.net*, Travaux, 2008.

En ligne : <http://www.espacestemp.net/articles/conditions-geographiques-individu-contemporain>